**Les protolangages : la transition entre les langages animaux et les langages humains**

**Introduction**

Il est généralement admis que tous les animaux sont capables de communiquer avec leurs congénères et avec d’autres espèces grâce à des langages inscrits dans leurs génomes, et que nous allons appeler des *zoolangages* selon un usage introduit par Astrid Guillaume[[1]](#footnote-1). Nous admettrons avec les éthologues que les zoolangages peuvent avoir des composantes culturelles plus ou moins importantes selon les espèces. Chez les oiseaux ou les mammifères, par exemple, si le *type* des signes est bien produit par le génome, leur forme précise et leur sens sont donnés au sein des groupes : en conséquence, des animaux déplacés dans d’autres communautés ne parviennent ni à comprendre les autres, ni à se faire comprendre. Dans ce cas, les zoolangages peuvent être considérés comme des *zoolangues*, différentes selon les communautés au sein de la même espèce.

Dans ce texte, nous allons explorer les différences entre les zoolangages et le langage humain et essayer de comprendre comment les premiers ont pu engendrer les seconds. Nous nous plaçons dans la continuité de travaux américains des années 80 et 90, essentiellement ceux de Derek Bickerton[[2]](#footnote-2), à qui on attribue la création du mot « protolangage », et de Ray Jackendoff[[3]](#footnote-3), qui a construit son point de vue original à partir de celui de Bickerton. Mais s’il a créé le mot, Bickerton n’est pas le premier à avoir avancé des hypothèses sur les origines de la capacité linguistique chez les êtres humains. Le grand linguiste danois Otto Jespersen (1860-1943) les a rassemblées en quatre grandes théories, la *bow-wow theory* (théorie des onomatopées), la *pooh-pooh theory* (théorie des interjections), la *ding-dong theory* (théorie de l’imitation), la *yo-he-ho theory* (théorie du travail en commun), auxquelles il a ajouté une cinquième, la sienne propre la *la-la theory* (théorie de l’expression des émotions)[[4]](#footnote-4).

**1. Le protolangage de Derek Bickerton**

Pour Bickerton, il y a eu une rupture entre les protolangages et les zoolangages qui les ont précédés. Ces derniers seraient purement référentiels, c’est-à-dire que les signes émis ne prennent sens que par rapport à une situation *hic et nunc*. Par exemple, pour une espèce animale donnée, un cri signifiant *Attention lion !* n’aurait de sens que si un lion est effectivement un danger au moment où le cri est émis. S’il était émis à un autre moment, les animaux réagiraient par la fuite les premières fois, mais le cri perdrait rapidement sa valeur s’il était déconnecté de sa référence de manière répétée.

Les signes des zoolangages sont appelés des *holophrases*, du grec *holo*, « en entier », et du sens anglais de *phrase*, « expression, syntagme ». Elles expriment un tout généralement composé de deux ou plusieurs sens, comme « attention » et « lion ! » mais en une seule expression non composée. On les examinera en détail plus loin dans le texte.

Pour Bickerton, nos ancêtres lointains, tel *Homo habilis*, entre 2,3 et 1,5 millions d’années avant le présent (AP), et ses prédécesseurs, n’auraient pas eu de capacité de langage différente de celle des autres primates, c’est-à-dire des holophrases. Le protolangage serait apparu par mutation génétique chez *Homo erectus* il y a environ 1,8 millions d’années. Il comprendrait des holophrases avec les mêmes fonctions que les cris des animaux, signalant par exemple des dangers, des affects, des appels, etc. ; mais en raison de l’augmentation de la taille de leur cerveau et du développement cognitif qu’elle a permis, *Homo erectus* aurait acquis une sorte d’intelligence sociale, une capacité de « *social calculus* », c’est-à-dire « une représentation de l’altruisme social nécessaire à la quête de la nourriture. Cette représentation favorise l’émergence des rôles sociaux qui, à leur tour, favorisent le développement de la structure thématique », disent Hombert & Lenclud (2014). « Le protolangage aurait été entièrement composé d’un dictionnaire mental, progressivement enrichi au fur et à mesure du développement, chez *Homo erectus* et ses successeurs, des aptitudes à catégoriser et à associer catégorisateurs construits et signaux sonores sous la forme d’ancêtres de nos mots », ajoutent-ils[[5]](#footnote-5). En résumé,

« le protolangage présumé est le fruit de la seule capacité à coupler son et sens dans un répertoire de signes aptes […] à désigner des aspects distincts des états de choses présents dans le monde. Les signaux communicatifs des espèces précédentes évoquaient globalement un ‘danger de lion’ ; les signes d’*Homo erectus* auraient été en mesure de faire savoir si le lion est un mâle ou une femelle, si le fauve est près ou loin, en chasse ou au repos »[[6]](#footnote-6).

Mais cet enrichissement sémantique se fait-il à l’aide de morphèmes qui se conjoignent et se lexicalisent en une forme-sens complexe (par exemple trois morphèmes réutilisables dans l’exemple ci-dessus : *lion-proche-en-chasse*) ? Ou bien s’agit-il de la création d’holophrases non-composées construites avec des éléments sonores aléatoires qu’on ne peut découper en formes stables (un seul morphème pour *lionprocheenchasse*) ? Ce problème n’est pas abordé. En tout cas, pour Bickerton, ces « énoncés » ne comportent ni syntaxe ni morphologie.

Bickerton attribue à ces signes la qualité de « représentations » et de « symboles », dont l’apparition et la manipulation seraient la conséquence d’un développement cognitif de l’espèce. Des mots auraient par exemple désigné la *catégorie* des lions et des aigles, dont on pouvait alors parler en dehors de leur présence et, si besoin était, extraire un représentant isolé en discours (*cet aigle particulier dont je parle*). Mais on ne voit pas bien comment cela a pu se faire à partir des holophrases animales, qui sont généralement composées sémantiquement mais pas morphologiquement. Comment passer d’une holophrase*attention* *aigle* à la *catégorie* des aigles ?

La capacité grammaticale, quant à elle, aurait été le fait d’une mutation lors de l’apparition d’*Homo sapiens* il y a quelque 200 000 à 300 000 ans et qui aurait enrichi le « bio-programme » d’*Homo* *erectus*.

**2. Le protolangage de Ray Jackendoff**

 Dans un article publié en 1999[[7]](#footnote-7), Ray Jackendoff propose une intéressante réflexion sur la genèse du protolangage à partir des thèses de Bickerton. Il pense que la capacité grammaticale aurait évolué de façon incrémentale à partir du protolangage de Bickerton et non d’un seul coup par mutation génétique. Mais comment est-on passé d’une holophrase complexe mais situationnelle au mot simple mais indépendant de la situation ? Jackendoff ne le dit pas : il prend simplement leur existence comme point de départ d’une évolution de la langue vers son état actuel. Nous proposerons des solutions dans la suite du texte.

Concernant le développement du lexique, Jackendoff considère d’emblée les mots comme des « symboles », c’est-à-dire des entités linguistiques capables d’évoquer des représentations mentales, séparant ainsi le signifiant et le signifié selon une tradition bien installée dans la théorie cognitiviste dont il se réclame. Il distingue deux moyens d’acquérir le lexique. Le premier serait la création de mots holistiques tous différents sans partage de morphèmes, comme dans les holophrases des zoolangages. Mais selon lui, un tel système surchargerait la mémoire et ne permettrait pas de distinguer plus de mille mots, ce qui serait insuffisant. Il préfère une autre solution, celle d’un répertoire d’un petit nombre d’unités minimales dépourvues de signification, comme les phonèmes dans les langues actuelles. Il suggère que ces unités minimales auraient pu être des syllabes, peut-être une dizaine, dont chacune serait « un geste vocal holistique », et que nos ancêtres auraient pu concaténer en mots plus longs. La combinaison de trois de ces dix syllabes permettrait la création facile de mille mots ; l’ajout d’une quatrième syllabe ouvrirait la voie vers ce que Jackendoff appelle « an open class of symbols ». La structuration en phonèmes ne serait alors apparue que par la suite.

Mais il y a là un problème que Jackendoff ne voit pas : si ces syllabes ne sont que des unités de première articulation, sans valeur sémantique, comme les phonèmes, cela signifie que les mots ne sont pas composés. Si deux mots partageaient une syllabe, mettons *dilou* et *dipo,* le composant commun, *di*, n’aurait pas de sens, pas plus que les neuf autres syllabes de cette langue, comme les phonèmes de nos langues actuelles.

C’est peu probable. Nos ancêtres ont sans doute utilisé des monosyllabes pour nommer des objets de leur environnement, et ils les auraient ensuite réutilisés. Supposons que l’une de ces syllabes ait été *ha* et qu’elle aurait nommé l’eau et qu’une autre, *coul*, signifierait « déplacement ». Il y aurait alors une tendance naturelle à réutiliser *ha* dans d’autres mots qui rappellent l’eau, par exemple avec *coul*, pour nommer une rivière (*ha-coul*).

Jackendoff détaille une évolution vers la grammaire telle que nous la connaissons à partir de la capacité à produire des holophrases issues d’une mutation qui aurait été à l’origine d’un premier protolangage. Bickerton fait l’hypothèse d’une deuxième mutation qui n’aurait concerné qu’*Homo* *sapiens*. Les deux auteurs suggèrent une distinction fondamentale entre le protolangage et les langages animaux qui l’ont précédé : il serait « symbolique ». Ils sont assez imprécis quant aux moments où les changements génétiques auraient eu lieu. Ils semblent d’accord pour attribuer la capacité de protolangage à *Homo erectus* et la compétence grammaticale complète à *Homo sapiens*.

**3. Les langages animaux : le zoolangage des gibbons thaïs**

Bickerton et Jackendoff ont échafaudé leurs hypothèses sans vraiment caractériser les substrats animaux sur lesquels les langages humains se sont construits. Dans cette partie nous allons évoquer le zoolangage des gibbons thaïs tel que décrit par Hodson (2015)[[8]](#footnote-8), qui disposeraient d’un vocabulaire d’environ 450 holophrases, dont nous donnons quelques-unes ci-dessous. Nous verrons ensuite ce qu’il faudrait pour qu’il puisse se transformer en un protolangage humain.

Boom : il n'y a pas de prédateur

Hok : attention, aigle

Krak : attention, léopard

Hok-oo :  il y a quelque chose en haut dans le voisinage

Krak-oo : attention danger !

Wak-oo : il y a quelque chose en haut mais pas dans le voisinage[[9]](#footnote-9)

Ces holophrases signifient deux ou plusieurs choses à la fois (*attention / danger /* ou *léopard /* ou *aigle*, ou bien /*il y a/, /quelque chose/, /en haut/, /dans le voisinage/*). Certains éléments sémantiques humains comme *attention* sont récurrents dans *hok*, probablement dans *hok-oo,* dans *krak* etdans *krak-oo*, sans qu’on puisse lui attribuer une forme. *Hok* et *krak* sont plus spécifiques que les dérivés *hok-oo* et *krak-oo*, et on peut supposer que –*oo* est une sorte de morphème de généralisation s’il est placé en finale, mais pas au milieu d’un mot comme dans *boom*. Il y a donc bien une sorte de dérivation suffixale. Mais si les holophrases expriment deux ou plusieurs choses que les humains distingueraient (*attention, danger, type de danger, quelque chose,* etc.), elles ne sont pas pour autant *composées* : il semble que les gibbons assemblent des sons qui prennent alors un sens complexe global exprimé par le tout, pas par les parties. Une exception serait le morphème *–oo*, qui viendrait s’ajouter à des expressions composées sémantiquement mais pas morphologiquement.

L’existence d’un tel langage ne veut pourtant pas dire que les animaux en font un usage *communicatif*. Une holophrase, par exemple *hok : attention, aigle,* n’appelle pas de réponse orale autre que par exemple des cris de panique spontanés sans objectif informatif. Aucun animal ne s’enquerra du lieu où se trouve l’aigle. Il n’y a pas de *conversation* entre les animaux. Les zoolangues s’inscrivent dans un système comportemental par rapport auquel elles n’ont pas d’autonomie. Cela fait une grande différence avec les langues humaines, qui peuvent s’appliquer à des situations diverses et variées et qui impliquent la possibilité d’une réponse orale par un individu auquel on s’adresse.

Un zoolangage fait d’holophrases implique une transmission entre les générations, laquelle ne peut se faire que par l’imitation et par l’usage. Les jeunes apprennent en imitant les gestes des adultes lorsqu’ils entendent telle ou telle holophrase, associant ainsi des signes, des informations sur le monde et des comportements. Ils apprennent aussi à les émettre selon l’usage en vigueur dans leur communauté. Dès lors il est probable que les groupes de gibbons thaïs distants ne se comprennent pas entre eux, chacun se transmettant des holophrases différentes. Cela veut dire que ces animaux ne sont pas entièrement déterminés par leur génome : ils vivent dans des *zoocultures* dotées chacune de *zoolangues*.

**4. Incomplétude et demande**

 Les holophrases animales sont *complètes* car elles sont constituées d’au moins deux informations, par exemple *attention aigle !* Tout est alors dit et il n’est nul besoin d’informations supplémentaires. Supposons maintenant que commencent à apparaître des holophrases incomplètes, par exemple *attention !* ou *aigle !* Dans ce cas, les autres vont s’interroger : à quoi faut-il faire attention ? Pourquoi parle-t-on d’aigle ?

Mais dans quelles situations un tel usage incomplet des signes a-t-il pu apparaître ? Nous allons essayer d’en rendre compte à partir d’une fonction anthropologique de la langue proche de la *la-la theory* de Jespersen, celle de la demande.

Dans un groupe de primates en voie d’hominisation, il est probable qu’il ait existé un certain nombre de signes uniques nommant des besoins, par exemple : « froid », « manger » ou « boire », c’est-à-dire des demandes auxquelles la réponse pourrait être gestuelle, par exemple l’indication de l’endroit où on peut se réchauffer, manger ou boire. Le geste pourrait aussi être accompagné de signes linguistiques, par exemple « ici près du feu », « là-bas derrière le rocher » ou « eau là-bas ». C’est ainsi que pourrait s’engager des sortes de conversation.

**5. Incomplétude et sexualité**

Il est possible que la sexualité des femmes ait joué un grand rôle dans l’émergence du langage. Contrairement aux mammifères femelles, les femmes n’ont pas d’œstrus (des périodes de rut), et cela a peut-être joué un rôle crucial. Les mammifères femelles ne recherchent l’accouplement que lors de l’œstrus, dont les manifestations comportementales ou physiologiques sont très perceptibles. Les mâles n’ont alors pas à se demander si le moment de s’accoupler est arrivé et si le coït peut se faire. Ce dernier peut d’ailleurs se faire avec un ou plusieurs partenaires pendant cette période, de manière indiscriminée.

Cela n’est pas le cas des femmes, qui peuvent avoir envie de relations sexuelles à n’importe quel moment sans que cela soit physiologiquement visible, mais pas tout le temps et pas avec n’importe qui ; elles ne se distinguent pas des hommes de ce point de vue. La question du désir, en particulier de celui des femmes, devient alors centrale. Un rapport imposé est toujours possible, mais cela porte un nom, le viol, qui risque de mettre à mal les relations au sein du groupe. Une autre solution est le mariage, qui s’accompagne de la notion de devoir conjugal, mais cette réponse institutionnelle aux questions de sexualité n’est sans doute pas apparue immédiatement au début de l’hominisation.

Supposons donc que l’institutionnalisation des rapports sexuels se soit faite plus tardivement et que le viol au sein de la communauté ait été condamné dès le début de l’hominisation en raison de son potentiel disruptif. Dans ce cas, il faut que s’établisse un accord entre les hommes et les femmes. L’acte sexuel devient alors le fruit d’une négociation, qui peut être verbale. Admettons qu’une personne demande un acte sexuel à une autre à l’aide d’un mot-interjection (*sexe !*). Il peut être accepté ou refusé de deux manières, par un comportement de positionnement sexuel ou, au contraire, d’évitement, ou alors grâce à des mots-interjections (*d’accord / non*). Mais il est possible aussi que la personne veuille différer le rapport sexuel (*tout à l’heure, demain*, …) ou proposer un lieu (*là-bas, derrière l’arbre,* ...), ce qui peut se faire verbalement. Il se créé alors des relations personnelles au sein du couple et dans la société en général qui peuvent être gérées de diverses manières en fonction de critères doxiques. Les demandes verbales constituent le début de la politesse, des conventions, de la doxa, et d’autres fonctions anthropologiques qui permettent de réguler la communauté.

Le diffèrement de la satisfaction d’une demande peut générer des conditions. « Je veux bien faire l’amour avec toi mais d’abord il faut faire ceci ou cela ». Dans la réponse, il peut y avoir des marques du passé : « j’ai fait cela hier déjà », ou du futur : « je le ferai tout à l’heure ». Ce serait alors le début d’une capacité narrative et rhétorique qui a pu engendrer un grand nombre d’activités sociolinguistiques caractéristiques de l’humanité : le récit, la promesse, l’obéissance, la rébellion, la coopération, l’organisation d’une activité commune, etc.

Ces mots-interjections se distinguent des holophrases par leur incomplétude. *Sexe, d’accord, non, tout à l’heure, là-bas* sont des expressions monosémiques incomplètes qui ne prennent sens que les unes par rapport aux autres ou par rapport à un contexte implicite. Ils demandent une réponse, et cette réponse peut venir des personnes à qui le signe incomplet a été adressé. C’est très différent des holophrases animales comme *attention aigle !* qui s’adressent à tout le groupe et pas à un individu en particulier. L’incomplétude des signes peut alors générer la conversation. Une fois l’habitude conversationnelle installée, l’usage de signes incomplets peut se développer dans le domaine référentiel.

**6. Une capacité référentielle non-situationnelle : la référence *in absentia* et la métaphysique**

L’humanité aura alors appris à mentionner des choses *in absentia*, c’est-à-dire non présentes au moment où on les mentionne, mais dont l’existence ailleurs ou à un autre moment est assurée sans qu’on se pose la question. Si quelqu’un mentionne l’expression incomplète *bison*, les autres ne mettront pas en doute l’existence de cet animal, même s’il n’est pas visible *hic et nunc*. De là, il n’y a qu’un pas vers la dénomination d’entités qui n’existent nulle part, par exemple le nom d’une entité qui serait la cause de l’existence des bisons, ou de la pluie, ou d’autre chose. C’est alors le début de la métaphysique.

Mais l’expression référentielle *in absentia* peut être métaphysique en soi. Le mot *bison* peut référer à un individu ou à un troupeau, des entités réelles donc, mais aussi à une catégorie, c’est-à-dire une entité qui n’existe pas dans le monde réel. De là, il n’y a qu’un pas, fréquemment franchi, pour considérer la catégorie comme causale : les occurrences de bisons sont des exemplaires d’une catégorie qui leur préexiste en tant qu’entité abstraite[[10]](#footnote-10). Ces conceptions ont été qualifiées de platoniciennes en référence au grand philosophe grec qui pensait que nous ne voyons que les « ombres » d’une réalité qui existe en dehors de nous mais que nous ne voyons pas. C’est le fameux mythe de la caverne.

Il est probable que cette idée existait déjà des millénaires avant Platon. Dans la grotte de Lascaux, les animaux représentés le sont toujours hors contexte : il n’y a ni arrière-plan ni activité. Ce sont des types abstraits, c’est-à-dire des catégories, qui servent peut-être à rendre compte de l’existence des occurrences d’animaux dans le monde réel. C’est en tout cas le point de vue de l’anthropologue Alain Testard (2016). Pour lui, les gens de Lascaux attribuaient l’existence des animaux à une force créative bien connue d’eux, celle de la féminité.

On peut sans doute affirmer que sans langage, il n’y a pas de métaphysique.

**7. La prédication**

En fait, ce qui manque à ces expressions « incomplètes », c’est une prédication. La prédication de *sexe !* ou *eau !*, c’est la satisfaction ou le refus de la demande. Ce qui manque à un usage purement référentiel comme *zèbre* ou *gnou*, c’est une prédication linguistique : d’une chose nommée, il faut dire quelque chose. De l’incomplétude nait la prédication. Si quelqu’un dit *zèbre* ou *gnou*, les interlocuteurs s’interrogent et l’un d’entre eux finit sans doute par dire quelque chose comme « Quoi zèbre ? » ou « Où ça, gnou ? », et la conversation peut alors s’engager. La réponse pourrait être : « zèbre chasser » ou « gnou là-bas », etc. Il est probable que les locuteurs ont alors pris l’habitude de construire d’emblée une prédication, par exemple « zèbre chasser demain » ou « gnou là-bas nombreux ». C’est le début des énoncés complexes composés de morphèmes réutilisables. Un ordre syntaxique de plus en plus complexe peut alors se mettre en place, qui finit par générer des catégories et des fonctions linguistiques[[11]](#footnote-11). Il s’installe aussi, nécessairement, une relation de dépendance sémantique entre les mots.

**8. Formes-sens et transmission des connaissances**

Les signes utilisés ne sont alors plus de simples holophrases dont la valeur est limitée à ce lieu et à ce moment ; elles sont devenues des « formes-sens », selon l’expression de Saussure[[12]](#footnote-12). Au lien entre le son et le référent s’ajoutent des connaissances partagées par les membres de la communauté, stockées dans des corpus d’usage concaténés autour des « formes-sens » et disponibles dans la langue, stables et pérennes pour tous donc, même si certains ne les connaissent pas. La langue devient alors la dépositaire de connaissances collectives, non strictement individuelles, et donc une source pour l’apprentissage. Comme le nom est alors un bien commun, les connaissances y afférant peuvent être données à ceux qui ne les connaissent pas ou rappelées à ceux qui les ont oubliées. C’est ainsi que se fait le partage et l’acquisition du sens, et donc la formation des jeunes et la transmission de la mémoire sociale.

Un nom peut alors évoquer toute une classe d’objets, ou bien un seul, et même d’autres leur ressemblant : *éléphant* peut désigner un ou plusieurs animaux *hic et nunc* (*Regarde ! Un (des) éléphant(s) !*), la catégorie des éléphants (*les éléphants ont des défenses*), ou même une personne dont on voudrait dire par métaphore qu’elle est très volumineuse. C’est alors le début de la polysémie, une caractéristique fondamentale des langues humaines.

Et comme les mots peuvent être concaténés, une syntaxe apparaît alors nécessairement parce qu’un désordre toujours renouvelé dans la succession des mots est moins probable que l’apparition d’un ordre habituel. Un ordre une fois grammaticalisé (par exemple *elle vient tout à l’heure*), il peut être intéressant de le modifier pour d’autres usages, par exemple pour poser une question (*vient-elle tout à l’heure ?*). Une grammaire de plus en plus complexe peut alors se mettre en place.

L’homme vit désormais dans un troisième milieu en plus de la nature et de la société, celui de la langue, qui enrichit ses rapports sociaux et facilite la production de nourriture. Il est probable que les individus qui réussissent mieux que d’autres dans l’usage de la langue soient favorisés au moment de la reproduction et que leurs gènes linguistiques se répandent alors dans l’espèce. Leur répertoire de mots à fonction anthropologique va s’enrichir, par exemple en ce qui concerne les mots apaisants. Ils seraient alors doublement attirants pour d’éventuels partenaires sexuels.

**9. L’apparition du langage est un phénomène social**

Le développement grammatical décrit ici repose sur un seul facteur originel : l’incomplétude des signes, qui vont devenir des forme-sens dotées d’une capacité référentielle *in absentia*. Toutes les autres caractéristiques du langage en sont des conséquences, dont la plus importante est sans doute la prédication, à savoir la possibilité de dire quelque chose d’une autre chose, ce qui a généré la conversation. La grammaire, loin d’être un ensemble de règles innées, est alors une conséquence naturelle de la juxtaposition d’éléments linguistiques et de la prédication. La grammaticalisation est simplement due à l’usage qui produit une lexicalisation des liens entre les expressions linguistiques.

L’hypothèse d’une apparition soudaine de la grammaire dans le génome humain est alors inutile, sans qu’on puisse l’exclure. Mais les individus qui auraient bénéficié d’une mutation génétique leur attribuant des capacités de langage proches des nôtres auraient été bien isolés. Avec qui auraient-ils pu parler, et en quelle langue ? Il est possible que cette évolution, au lieu d’être un avantage, ait été un inconvénient et aurait abouti à leur exclusion, comme c’est souvent le cas avec les enfants surdoués à notre époque, rejetés par les autres pour leur différence. Ce qui est plus probable, ce sont de petits changements génétiques qui s’intègrent à l’existant et permettent de le développer. Les bénéficiaires devenant plus attirants sexuellement voient leurs gènes linguistiques se répandre dans leur communauté jusqu’à devenir dominants. Tant qu’ils sont peu nombreux, leur protolangage ne se modifie que petit à petit parce qu’il doit rester compréhensible par tous. Les individus non affectés par l’évolution génétique finissent par ne plus pouvoir parvenir à l’âge de la reproduction.

Les groupes humains pratiquant l’exogamie pour éviter la consanguinité, les nouveaux gènes linguistiques peuvent se répandre au-delà des groupes d’origine. Dans ce cas, il n’y aurait jamais eu de langue-mère unique.

**Conclusion : quand les protolangages sont-ils apparus ?**

Jusqu’ici nous n’avons pas situé dans le temps l’apparition des protolangages. Beaucoup d’auteurs réservent la capacité de langage au seul *Homo sapiens,* chez qui elle serait apparue il y a quelque 300 000 ans, ou plus récemment encore. Hombert et Lenclud (2014) par exemple pensent que l’Homme de Néandertal en était dépourvu. Pourtant, la grotte de Bruniquel, découverte en 1990 dans le Tarn-et-Garonne, montre des signes clairs de préoccupations métaphysiques à une époque, il y a 176 500 ans, où les *Homo sapiens* n’avaient pas encore quitté l’Afrique. Si la métaphysique est intimement liée au langage, ainsi que nous l’avons dit, alors il faut admettre qu’*Homo neantertalensis* disposait de la capacité de langage. Bickerton et Jackendoff considèrent d’ailleurs que les protolangages sont apparus chez *Homo erectus*, il y a environ 1,8 millions d’années. Nous pensons que c’est tout à fait possible parce que leur outil archétypique, le biface, était trop complexe pour être réinventé à chaque génération. Il y a nécessairement eu une transmission linguistique parce que la seule transmission culturelle par imitation n’aurait pas permis de gérer les différents facteurs en jeu : le type de roche, le lieu où on peut la trouver, la fabrication du biface proprement dite, son usage, etc.

Le biface nécessite qu’on sache à l’avance ce qu’on veut obtenir. Ce n’est pas le cas du mode de production des *choppers* (galets aménagés) utilisé par *Homo habilis* (de 2,3 à 1,5 millions d’années), qui pouvait se transmettre sans langage. Il suffisait de fracasser un galet contre un autre et voir ce qu’on obtenait, ce qui peut se transmettre par l’observation. Si le fragment obtenu convient, on le garde, sinon on recommence. Mais le lieu de fabrication et le stockage des pierres taillées nécessitaient une gestion du passé et du futur dont aucun animal n’est capable. La question de l’existence ou non d’un protolangage chez *Homo habilis* demeure donc.

**Références bibliographiques**

Bickerton, Derek, *Language and species*, Chicago University Press: Chicago, 1990.

Frath, Pierre, *Linguistique anthropologique et référentielle*, Éditions www.sapientia-hominis.org : Reims, 2020.

Frath, Pierre, « La catégorie comme entité métalinguistique ». In *Res-per-nomen VI : Les catégories abstraites et la référence,* Coord. G. Kleiber, E. Hilgert, S. Palma, R. Daval, P. Frath. Editions et Presses Universitaires de Reims, 2018.

Guillaume, Astrid, « Zoolangages, zoolangues, zoodialectes. Précisions contextuelles et définitions ». In Texto ! Textes et cultures, vol. XXVI, n° 2-4 (2021) Guillaume Astrid, Tremblay Christian, Frath Pierre, Chapouthier Georges, Nagle Laurent, 2022. « Protolangage : la transition du langage animal vers le langage humain », 3e partie de« La traduction interculturelle humaine et animalière. Contacts interdisciplinaires pour traduire les animaux ». In *La traduction dans une société interculturelle*, sous la direction de Niall Bond, Philiep Bossier, Dinah Louda, Les colloques de Cerisy, Hermann : Paris, 2022.

Hodson, Hal, « Talking gibbonish: Deciphering the banter of the apes », *New Scientist* 7.1.2015, (https://www.newscientist.com/article/mg22530032-800-talking-gibbonish-deciphering-the-banter-of-the-apes/),2015.

Hombert, Jean-Marie & Lenclud, Gérard, *Comment le langage est venu à l’homme*, Fayard : Paris, 2014.

Jackendoff, Ray, “Possible stages in the evolution of language capacity”, in *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 3, n°7, pp 272-279, 1999.

Jespersen, Otto, *Language: Its Nature, Development, and Origin*, 1922, ISBN 0-04-400007-3, 1922.

Saussure, Ferdinand de, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Gallimard, 2002.

Testard, Alain, 2016, *Art et religion de Chauvet à Lascaux*, Gallimard : Paris, 2016.

Pierre Frath

Université de Reims Champagne-Ardenne

**Résumé**

Pierre Frath - Les protolangages : la transition entre les langages animaux et les langages humains

Dans ce texte, nous commençons par caractériser les langages animaux par rapport aux langages humains. Nous essayons ensuite de comprendre comment nos ancêtres sont passés de l’un à l’autre. Pour cela, nous émettons quelques hypothèses sur la naissance de la prédication à partir de messages incomplets, ce qui a rendu possible la conversation, inexistante chez les animaux, ainsi que sur la référence *in absentia* qui a sans doute été à l’origine de la pensée métaphysique, celle qui porte sur des objets non présents *hic et nunc.*

Mots-clés : langages animaux, protolangages, prédication, conversation, référence *in absentia*, métaphysique.

1. Guillaume 2022. [↑](#footnote-ref-1)
2. Bickerton 1990. [↑](#footnote-ref-2)
3. Jackendoff 1999. [↑](#footnote-ref-3)
4. Elles sont résumées dans *The Cambridge Encyclopedia of Language*, de David Crystal, 1992, mais le texte d’origine de Jespersen n’est pas indiqué parmi les références. Il est probable qu’il s’agisse de Jespersen 1922. [↑](#footnote-ref-4)
5. Hombert & Lenclud 2014 : 142. [↑](#footnote-ref-5)
6. Hombert & Lenclud 2014 : 142. [↑](#footnote-ref-6)
7. Jackendoff 1999. [↑](#footnote-ref-7)
8. Selon Hodson 2015, cité par Astrid Guillaume dans une conférence prononcée le 4.8.2020, « Traduire les humains, traduire les animaux ; défis interculturels, théoriques et terminologiques », au Colloque de Cerisy de 2020. Voir Guillaume *& al* 2021. [↑](#footnote-ref-8)
9. Les gibbons ne prononcent pas ces mots à la manière humaine, exactement comme ils ont été retranscrits par les éthologues ; il ne s’agit que d’approximations phonétiques de leurs cris. [↑](#footnote-ref-9)
10. Pour un travail sur les catégories selon cette hypothèse, voir Frath 2018. [↑](#footnote-ref-10)
11. Pour un développement de ces idées, voir Frath 2020 : 294-295 [↑](#footnote-ref-11)
12. Voir les *Écrits de linguistique générale*, un ouvrage qui rassemble des notes autographes de Saussure retrouvées en 1996 (Saussure 2002). Voir aussi Frath 2020, où la notion de forme-sens est développée. [↑](#footnote-ref-12)